L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAU, 73 RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI MATI, 6 MAI.

FEUILLETON.

MARTIN GIL.

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II
PAR
MANOEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

PREMIÈRE PARTIE.

MYSTÈRES ET COUPS D'ÉPÉE.

—1578—

VII.

DEUX CONSPIRATEURS DANS L'OMBRE.

— Par le saint Coran! murmura-t-il d'une voix inintelligible, je saurai ce qui arrive autour de moi, mais si Ali pacha me trahit, je lui ferai payer cher sa trahison.

— Relevez-toi, esclave, ajouta-t-il à haute voix.

L'esclave se releva. Gardée lui confia la jeune femme évanouie, que le Nubien chargea sur ses épaules; puis il marcha en avant par la rue de l'Agua, dans la direction de l'échoe de San-Gregorio.

— Suivez-moi, seigneur, dit-il à don Lope et à Martin Gil.

Ce dernier courut au-devant de celui qu'il avait caché sous l'escalier et son chapeau, les mit sous le manteau qu'il avait pris à l'un des hommes de la litière, et vint rejoindre don Lope.

— Tenez lui dit-il, en lui remettant la lettre qu'il avait reçue dans la maison d'Ali pacha, l'homme aux lunettes vertes.

— Qu'est-cela? demanda don Lope.

— Silence! lui Martin, lisez si vous pouvez et agissez.

— Mais vous m'avez appelé ivrogne!

— Si vous êtes batailleur, nous ne manquerons pas d'occasions pour nous battre.

— Non pas. Vous venez de me faire des excuses; elles me suffisent. Seulement, pour rectifier votre opinion à mon égard, je voudrais avoir avec vous un duel à mort.... la bouteille à la main.

— Quand il vous plaira, seigneur, dit Martin Gil.

— J'entends du bruit..... C'est sans doute une ronde.

En effet, des pas cadencés se faisaient entendre derrière eux.

— Au galop, messieurs! dit Garcès en enfilant une étroite ruelle; en avant et silence! il y va de la vie.

Garcès exerçait, pour des motifs différents, un empire sur les deux jeunes gens, que malgré leur bravoure et leur fierté, ils prirent le pas de course, suivant l'esclave qui guidait Garcès, et ils se perdirent dans un labyrinthe de petites rues.

Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à un coin obscur de la rue de las Tres Estrellas, devant une maison arabe. Ils entrèrent tous dans cette maison, mais presqu'en attaquant, car la petite porte défoncée que leur ouvrit Garcès était très basse.

Don Garcès entra le dernier et referma la porte derrière lui.

A peine l'esclave s'était-il échappé miraculeusement par un oubli d'Ali pacha—nous nommerons ainsi désormais ce personnage—qu'une porte s'ouvrit contiguë à celle de la pièce où nous avons fait connaissance avec Martin Gil, et qu'un homme entra. Une femme le précédait l'éclairant avec un chandelier d'argent.

La lumière projetait en avant, sur la natte, un rayon opaque et incertain.

Ces deux personnages traversèrent la cour, entrèrent le petit passage, entrèrent sous le vestibule, la femme toujours précédant l'homme, et ils gravirent le perilleux escalier.

Arrivés en haut, la femme choisit une des clefs dans un trousseau pendu à sa ceinture, ouvrit une porte étroite, et un cri de l'homme, elle traversa quatre chambres successives dont elle ouvrit et referma les portes.

La dernière chambre, bien que petite, révélait par son ameublement somptueux, un goût exquis et élégant. L'habitation d'une femme. L'atmosphère de cette pièce était imprégnée d'un doux parfum, ce qui faisait supposer que la femme qui habitait cet appartement appartenait à un monde accoutumé au bien-être et à l'aisance.

Les murs peints et blanchis à la chaux rappelaient d'abord les yeux, à une époque ou la dévotion, sont par conviction, soit par nécessité, était une des premières choses apprises dans la maison des vieux Castillans.

Riche ou pauvre, un citadin ne manquait jamais de placer d'abord dans son alcove un petit bénitier sur argile, en porcelaine ou en argent ciselé, selon la fortune de l'individu.

Les murailles étaient couvertes de tableaux de sainteté de grands maîtres, et parmi ces tableaux figurait au premier rang l'image du saint patron du propriétaire, qui ne manquait pas d'être sanglante, avec son cœur, sa langue, ses yeux en terre, avec leur socle ovalaire, et une main tranchée.

Rien de tout cela ne se voyait dans l'habitation que nous décrivons.

Depuis peu, un pareil oubli ne tirerait peut-être pas à conséquence, mais à l'époque où se passait notre histoire, cela aurait suffi pour livrer au bûcher du saint-office tous les habitants de la maison.

Quant à l'ameublement, il était simple, mais de forme étrange. Les sièges, bleus à mailles et filets d'or, étaient si bas, si larges et si profonds, qu'on s'y trouvait à l'aise dans la position horizontale, sur des coussins de damas rouge. C'étaient ce qu'il soit de coutume d'appeler des ottomanes.

Deux de ces sièges étaient placés près d'une cheminée de marbre noir. Entre-les-deux, on voyait une petite table recouverte d'un tapis et chargée de flacons de papier. Deux chandeliers de bronze en brûlaient la cire, exhalaient cette pièce.

Tel était à peu près l'ameublement de la chambre où entrèrent l'homme et la femme.

Celle-ci éteignit la lumière, et alla s'asseoir sur le fauteuil à droite du foyer. En même temps, d'un geste noble et fier, elle montra l'autre fauteuil à l'homme qui l'accompagnait.

Celui-ci s'assit non sans avoir respectueusement salué la dame.

A en juger par l'apparence, cette femme avait encore tout le brillant, on pour mieux dire, tout le velouté de la première jeunesse; mais nous supposons que quiconque se connaître son âge réel, nous pouvons dire à nos lecteurs qu'elle frisait la trentaine, bien heureusement affirmait sur notre parole, qu'rien n'était plus beau, plus enchanteur que cette cinquantaine.

C'était un composé de distinction, de beauté, de noblesse et de grâce.

La seule chose qui jurât avec cet ensemble, c'était le nom de cette femme: elle nous nommait Ardeen. Lorsque nous lui donnons Estrella, nous simplement *herreseo reforma* l'Mafie-ôdmez.

Enfin, c'était cette femme inexplicable nommée par Martin Gil, au milieu d'une nuée de jurons de taverne. C'était, ainsi qu'on put le deviner nos lecteurs, la mystérieuse alliée de l'homme aux lunettes vertes, du pirate Ali pacha, qui venait de s'asseoir vis-à-vis d'elle, à l'autre extrémité de la table.

Nous n'avons fait qu'esquisser le portrait de ce personnage. Ajoutons que tout en lui paraissait contradictoire. Il s'appelait Ali pacha, il était donc Arabe ou Turc, cependant il avait pris un nom juif, race odieuse aux sectateurs de Mahomet, qui cependant dépendait d'elle en ligne directe, d'Agar à Ismaël.

Son visage était beau, noble, séduisant, comme celui de Marie-Gomez, et comme celle il avait quelque chose d'éthéré. Il malheureux lui aurait tendu la main sans hésiter, sur la seule vue de sa physionomie; un pervers se serait méfié devant une beauté aurait baissé les yeux, et cependant cet homme avait entrevu, avec la cruauté d'un pirate, toutes les fois de l'archipel grec cet homme avait porté le deuil et la mort, sous les misérables tentes des Kabyles nomades d'Afrique; cet homme avait crédité ses semblables à l'esclavage, enfin il continuait ses tristes trafics dans un royaume catholique, sous le règne du roi Philippe II, et qui pis est, cet homme entassait les combattants dans le cratère d'un volcan éteint, sous les yeux du terrible tribunal de la sainte inquisition.

Pourquoi ces deux êtres, si beaux, si grands, si riches, au point d'anoblir et de faire accepter pour nobles les aventuriers tels que Violante et Martin Gil, cachaient-ils si soigneusement le centre de leurs machinations? Pourquoi violentant leur croyance, pertaient-ils en public le costume castillan? Pourquoi priaient-ils devant l'autel du Christ? Pourquoi remarquait-on le pas de prière à toutes les Pâques fleuries, le certificat d'accomplissement de leurs devoirs religieux depuis cinq ans qu'ils habitaient Grenade?

C'était un mystère que nous ne pouvons encore approfondir: laissons donc marcher les événements et contentons-nous d'écouter la conversation qu'allaient engager ces deux singuliers personnages.

— Ta me reçu ma lettre, Ali? dit la femme.

— Oui, Martin Gil me l'a remise, répondit laconiquement Ali.

— Il a fallu en venir là, dit-elle; notre argent diminue et il faut nous en procurer à tout prix. Peut-être la terreur et la souffrance lui arracheront-elles le secret. Il me faut beaucoup, Ali, de torturer ainsi le cœur de ces pauvres jeunes filles et belles, si malheureuses, et dont la destinée devait être si brillante et si heureuse!

Ali sourit profondément.

D'un autre côté, continua-t-elle, j'ai aussi pris cure Rebecca des assauts dangereux qui pourraient nous nuire.

— Qui donc, elle? demanda sèchement Ali.

— Ben-y-Aschem, répondit-elle, qui la paye de retour; il faut à tout prix empêcher qu'ils ne se reconnaissent. Je regrette de la violenter ainsi, elle si douce et si candide! Mais ne sommes-nous pas assez dès ces lors? N'avons-nous pas assez des vengeances à exercer, des gens à exterminer! Le seul et unique Dieu vengeur ne nous a-t-il pas dit que mieux vaut la mort d'un seul que celle de dix?

— Oui, dit, tout cela est vrai, noble seigneur; mais je suis fatigué de lutter; fatigué, non, l'esprit Ali, retirant ce mot qui avait fait frémir le sourcil à la femme; mais plutôt découragé... Toujours chemins nous faut-il marcher; je croyais que nous pouvions encore disposer de beaucoup d'or, bien qu'Martin Gil se fût plaint à moi de n'avoir pas encore reçu cet mois de décembre.

— De Pas? répliqua Marie-Gomez ambrement; j'ai vendu jusqu'à cette riche manufacture de ma mère m'avait mise au cou en me donnant le jour. J'ai engagé aux juifs Salomon et Lévi, de Marseille, mon collier de perles, mes bracelets de diamants et mes boucles d'oreilles d'émeraudes: tout mon trésor a disparu, tu le vois, grand autre-fois, avec leur seule valeur j'aurais pu acheter toute une ville d'Afrique.

Ali devint pâle, et cependant il répondit:

— Il nous faut pourtant encore jouer avec nos propres ressources, avant de recourir encore à un moyen extrême à Rhodes et Malte.

— Il nous reste encore, dit la dame, cinq cent mille écus; cela me m'ont reçu à diverses reprises, et en secret, les juifs Salomon et Lévi, de Marseille, au doublons d'or semblables à ceux qu'a mon grand regret tu as remis ce soir à ce vaurien de Martin.

Ali regarda fixement la dame.

— Je crois, encore, que cet homme s'inspirait une meilleure opinion. Il est beau garçon. Est-il on son fils du bourreau? Or doute de la chose. Quant aux papiers que je lui ai fait remettre, par l'entremise de Ben-y-Aschem, ils peuvent sans difficulté être pris pour ses titres de famille.

— Quel que soit ces hommes, tu l'as attaché à sa véritable position dans le monde. Ce vaurien—et elle appuya sur le mot—n'est bon qu'à jouer le rôle que je lui avais destiné. Je peux être qu'un instrument passif, et quelque insignifiant qu'il soit, il ne doit rien savoir. Tant qu'il a pu se croire complice d'un crime vulgaire, nous pouvions payer sa discrétion avec de l'or: il peut croyait de faux monnayeurs, et l'intérêt de sa sécurité garantissait la nôtre. Mais aujourd'hui que tu as levé le voile qui couvrait ses yeux—cet homme est ambitieux et ne manque pas d'esprit—il va rêver un avenir brillant. Tu l'as introduit dans le monde, et s'il ne fait pas écrouler nos projets, du moins il les compromettra. Zahara ou Deborah est audacieuse, et Ben-y-Aschem est un homme qui nous trahira, à un moment donné, si par un instinct quelconque il cesse d'être esclave. Ces trois êtres, réunis en pensée, peuvent nous porter un coup fatal.

— Par les sept dormans! tu te trompes, lui dit Ali; ces trois misérables et les deux autres esclaves serpents au contraire un très sur pour nous, si nous avons tout l'or qui nous est nécessaire.

La dame secoua tristement la tête.

— Voici l'état de notre fortune, dit-elle en montrant les papiers étendus sur la table. J'ai établi nos comptes aussi exactement que possible. Examinons-les. Il faut que tu sachoe ce que nous avons fait et ce qui nous reste à faire.

Ali reposa de la main les papiers.

— C'est juste, dit-il; tout ce que tu as fait est bien fait.

— Soit. Je veux cependant que tu sachoe en résumé ce qu'est notre établissement de notre centre d'action, comme tu dis, à Grenade, a absorbé des sommes énormes en dépenses matérielles, en corruption d'agens du Saint-Office et de fonctionnaires, en achats de titres falsifiés et de pièces utiles à nos projets; que nos coffres sont à peu près épuisés; que de l'immense fortune de mes parens, la moitié à passé à ces dépenses, l'autre a été absorbée par la lutte désastreuse aux Aquiarres.

Mais, Fatime, dit Ali à la femme, tu oublies qu'il te reste encore ton palais de Fez.

Tu oublies à ton tour, Ali, répondit Fatime, que ce palais et son riche mobilier, qui vaut presque un trésor, sont engagés à Ben-y-Aschem, pour ses prétendus droits et la rémunération des services rendus.

A ce triste souvenir Ali se tut.

— Voilà, Ali, poursuivit la dame, à quoi j'ai employé mon temps pendant les derniers mois de l'année qui vient de finir. Tu m'as laissé carte blanche, et j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire. Si j'ai mal fait, tu me le diras, et je réparerai mes fautes.

— Parle, dit Ali, et je t'écoute.

— Ben-y-Aschem, qui a pris le titre de banquier, a établi ses comptoirs à Séville, Cadix, Lisbonne, Grenade, Malaga, Valence, Barcelone, Tolède, Ségovie, Burgos, Valladolid, Salamanque, Madrid, Tarragone, Murcie, Alicante, Carthagène, Cordoue, Jaen, Ubeda, Baeza, Ecija, Xérès, Tarifa, Algésiras, Ronda, Gibraltar